

À la recherche du dialogue oublié

novembre 26, 2012 - [National](#) - [no comments](#)



Par Nathanaëlle Vincent

Seize jeunes, de 4 à 19 ans se succèdent tour à tour devant un tableau d'école. Ils y ont inscrit les stéréotypes et les préjugés entendus à l'extérieur de leur communauté : «Kawish», «sur le B.S.», «alcoolique», «sauvage». Les enfants et ados attikameks regardent la caméra droit dans les yeux. Les insultes écrites à la craie derrière eux, les jeunes de Manawan les ont entendues plus d'une fois. Ils s'adressent à présent à nous dans le but de «Corriger le tableau», nom du clip qu'ils ont réalisé à l'aide du Wapikoni Mobile et du projet Empreintes.

«Entre les Québécois et les membres des Premières Nations, le dialogue est pratiquement nul. Cela entraîne une méfiance réciproque ainsi qu'une importante méconnaissance des réalités autochtones», constate Anne-Marie Boucher, responsable du projet Empreintes à Manawan orchestré par l'organisme montréalais Ensemble. Un point de vue que partage Réal Junior Leblanc, jeune réalisateur innu de Uashat-Malietenam. Il y a deux ans, lors du passage du Wapikoni Mobile dans sa communauté, il a pu réaliser son premier court-métrage grâce à ce studio audiovisuel ambulant, créé il y a huit ans par la cinéaste Manon Barbeau. «En voyant les films, les Québécois peuvent se dire: ils sont comme nous, ils ne sont pas si pire, ils parlent bien français, explique le réalisateur de 29 ans. Ça leur fait connaître un peu plus la culture autochtone. Parce que c'est bien d'être Québécois et d'en être fier, mais avant d'être fier il faut bien connaître ceux avec qui on reste.»

Les relations entre Québécois et autochtones n'ont pourtant pas toujours été aussi distantes, rappelle Pierre Trudel, professeur d'anthropologie au cégep du Vieux-Montréal et chargé de cours au département de science politique de l'UQAM. «Dès l'arrivée des Européens en Nouvelle-France, les relations avec les membres des Premières Nations se faisaient principalement sous forme d'entraide mutuelle. Qu'il s'agisse du commerce de la fourrure, d'alliances guerrières ou de survie, chacun avait alors besoin de l'autre», souligne l'anthropologue. La conquête britannique, puis le déclin du commerce de la fourrure et la forte hausse démographique de la population canadienne mèneront progressivement à la marginalisation des peuples autochtones du Canada et, dès 1850, à la mise en place des réserves, de la Loi sur les Indiens, puis des pensionnats.

Les non-autochtones fermeront alors les yeux sur cet épisode sombre, déni qui sera renforcé par la disparition dans les manuels scolaires de l'histoire autochtone d'après 1850. Ce que Pierre Trudel qualifie de «Négation de l'Autre» durera pendant près de 150 ans jusqu'à la crise d'Oka de 1990. Cet événement rappelle brutalement aux Québécois l'existence des Premières Nations. Selon le professeur, cette crise a été révélatrice de préjugés et d'une incompréhension mutuelle. Elle a également permis de rendre publique une réflexion amorcée par des historiens et des anthropologues dans les années 80 sur l'histoire autochtone et la place des Premières Nations dans le Québec moderne. Pour Alain Gerbier, chargé de cours à l'UQAM, ayant lui-même couvert cette crise comme journaliste, ce processus de réflexion est primordial. «Il s'agit de casser l'ignorance et de prendre conscience qu'aux deux solitudes habituellement décrites à l'intérieur du Canada, se greffe une troisième solitude : celle des autochtones», rappelle le chargé de cours.

À livre ouvert

Aujourd'hui, l'intérêt des Québécois pour les Amérindiens grandit peu à peu. Les écoles autochtones reçoivent de plus en plus de demandes pour participer à des jumelages avec des écoles québécoises. Des espaces de rencontre ouverts à tous sont également mis en place.

C'est le cas de la Bibliothèque vivante, une initiative montréalaise au principe original : inviter une dizaine de membres des Premières Nations à devenir des «livres ouverts» que les participants à l'événement pourront «emprunter» pour discuter. Les thématiques choisies par les «livres» varient d'une année à l'autre et peuvent porter tant sur l'art ou les traditions que sur la toxicomanie ou le vécu dans les pensionnats. «On souhaite créer un rapprochement, une occasion de côtoyer des personnes qu'on n'a pas souvent la chance de rencontrer. Cela permet de démanteler les préjugés en offrant une chance aux participants de comprendre plutôt que de juger sans connaître», précise Paula Mazzeo, Québécoise d'origine brésilienne, cofondatrice du projet.

Déçue de constater que ses cours de francisation mentionnaient à peine l'existence des Premières Nations et surprise par le refus de certains habitants de Villeray de voir s'installer un centre de santé Inuk dans leur quartier, elle a décidé de faire un sondage auprès des Montréalais. Les résultats ont démontré une importante méconnaissance des autochtones, accompagnée toutefois d'un désir d'en apprendre plus à leur sujet. Depuis trois ans, il est donc possible de se rendre dans cette «Bibliothèque vivante» pour écouter, questionner, dialoguer avec ces voisins méconnus et revisiter ensemble une histoire commune.

C'est aussi ce que souhaitent les jeunes de Manawan : créer un dialogue qui permettra de combattre les préjugés et de remplacer par d'autres les mots écrits à la craie sur le tableau noir.

Crédit photo et autorisation de Wapikoni Mobile